

Naufrage

Aujourd'hui, j'ai décidé de renaître. Un nouveau jour se lève. Je vois, pour la énième fois, les lueurs de l'aube à travers les volets qui me donnent de doux frissons de chaleur. Papa aimait tant ces volets bleus. Ils sont vieux, très vieux. Le bois craque souvent. Le radio réveil indique 7h58. Mes journées se ressemblent depuis quelques temps. Les heures s'étirent, à n'en plus finir. Chaque journée est plus longue que la précédente. L'interminable chemin vers le soulagement a commencé il y a bien longtemps.

Depuis ce lit, duquel je n'ai pas bougé depuis 8 mois maintenant, mon champ de vision est restreint. Ma vue baisse et le spectacle est immuable. La télévision est l'élément essentiel à avoir, selon mon entourage, pour créer de la vie dans mon environnement lugubre. Cependant, les images qui y défilent n'égayent pas mes journées. Bien au contraire, assister à toutes ses émissions les unes après les autres, on peut y entendre des débatteurs qui enfoncent des portes ouvertes dans des rôles surjoués, ou suivre tous ces divertissements pour vieux du milieu d'après-midi, ne font que rajouter un peu plus d'amertume à ma morosité générale. Ne parlons pas de la montagne de publicités qui nous submerge, reflet du cercle vicieux de consommation dans lequel est tombée notre société. De mon temps, nous n'étions pas envahis par cette pression d'achat. La vie était plus simple à mon sens. La télévision a, elle aussi, mal tourné.

Le cadre accroché juste à côté, qui fige cette image d'une famille unie, heureuse, et pleine de vie, que nous ne sommes plus maintenant, me donne parfois le cafard lorsque je le regarde trop longtemps. Les fleurs fraîches baignent dans l'eau que Nathalie prend grand soin de changer tous les jours, pensant que je tiens à ces fleurs. Au fond, elles ne sont que le symbole de ma solitude. Mais, par-dessus tout la couleur de ce mur, un jaune vif et agressif, qui ne cesse de me donner la migraine.

Finalement, à quoi bon ?

Je me suis perdue en revenant de la boulangerie et la machine s'est emballée. Nathalie, l'infirmière à domicile, est rentrée dans ma vie sur les ordres de mes deux fils. Souvent, elle me fait peur. Elle arrive sans prévenir, je vois son visage, son sourire, ses yeux et pour moi c'est comme si c'était une inconnue. Je la fixe longuement. Je ne parviens pas à avoir la moindre idée de qui il s'agit. Alors, les larmes coulent. Elle me rassure. Sa voix qui se glisse dans mon oreille finit par raviver de légers souvenirs. Tous les jours, l'histoire se répète.

Je dois également faire face à une nouvelle épreuve quotidienne, les repas. Ce fut l'une de mes passions : cuisiner, créer et inventer. A l'époque, mon seul but était de faire plaisir à tous ceux qui souhaitaient goûter mes folies culinaires. La compote de pommes, lors de la venue de l'automne, faisait le bonheur du voisinage. Ma cuisine était alors plongée dans une odeur enivrante de cannelle pendant des heures, c'était l'un de mes moments préférés de l'année. Nous sommes déjà en décembre, il me semble, aucune odeur de cannelle n'est venue me

chatouiller les narines. J'étais, dans ces moments-là, enveloppée dans mon châle et je regardais tout ce beau monde, le sourire aux lèvres. Un sourire sincère et naturel qui ne me quittait pas pendant ces longues après-midis de dégustation. C'était une forme de bonheur. Désormais, à heure fixe, Nathalie apporte les plateaux repas livrés chaque début de semaine par un organisme spécialisé. J'ai ces barquettes, rectangulaires en aluminium, en horreur. Le bruit du film plastique que Nathalie arrache me crispe. L'odeur tiède qui s'en dégage me donne des haut-le-cœur. Les cuillères, qu'elle approche de ma bouche, m'infligent un supplice. Mon palais ne connaît plus les saveurs comme avant. Chaque plat a le même goût, seule la couleur change. Chaque jour la même texture, bouillie, comme si je n'avais pas de dents à l'image d'un nourrisson. Ma vie désormais me renvoie au berceau.

Le plus insupportable de cette nouvelle vie me semble être la douleur croissante dans mes jambes à force d'être allongée constamment. Mes muscles s'atrophient. Des douleurs dans les articulations naissent.

Je souffre en silence. J'attends. Bientôt, j'espère, je serais soulagée. Pour le moment j'attends. Mais, j'attends seule. Je suis inlassablement seule. Nathalie est bien gentille mais on ne se connaît pas. En réalité, je comprends tout le monde. Qui voudrait venir passer son après-midi avec une vieille comme moi qui perd la tête ? Mes deux fils se relaient un week-end chacun, tous les samedis leur sourire forcé me donne l'impression qu'ils accomplissent la corvée de la semaine. La mascarade commence avec un nouveau bouquet de fleurs, acheté chez le fleuriste au coin du village, ils ne font même plus l'effort de changer les compositions. Elle se termine par des adieux froids et rapides pour déguerpir au plus vite retrouver le magazine sport sur canal+ et la ligue 1. Mes petits-enfants doivent avoir oublié mon existence, vu le temps depuis lequel je n'ai pas vu leur frimousse. Ils doivent être grands maintenant, je pense.

Alors, à quoi bon ?

En ce mois de décembre, les températures sont clémentes. Lorsque Nathalie oublie de fermer la fenêtre après avoir aéré, je peux sentir les embruns de la mer. Si je tends bien l'oreille, je peux même parvenir à entendre les vagues. Avant, je faisais souvent quelques pas au bord de la mer qui se trouve au bout du jardin. En effet, une petite allée que nous avions mise en place avec mon Papa il y a de ça 60 ans, nous permet d'atteindre un petit portail vert, désormais rouillé par le sel marin. Celui-ci donne alors accès sur l'immensité que nous offre la plage de sable fin et surtout cette mer bleue et infinie.

Maintenant, la mer n'est plus qu'un lointain souvenir que j'aperçois quelquefois sur cette fameuse télévision. Alors qu'elle n'est qu'à quelques mètres de moi et que je l'ai tant aimée. J'ai, depuis quelques jours, une furieuse envie de voir la mer. C'est interdit. Je n'ai plus le droit de me lever seule. J'attends.

Nathalie part à 16h, elle va faire des piquûres à une autre vieille de la même rue. J'attends 15h58. 16h la porte a claqué, elle n'a même pas dit au revoir.

Je rassemble des forces herculéennes pour sortir de mon lit. Je me rappelle ce que le kiné m'a dit la semaine dernière, quand il m'a enfin autorisée à faire les déplacements jusqu'aux toilettes seule, encore une régression infantilisante. Un pied devant l'autre, et ce maudit déambulateur toujours en avant. La force dans les bras me manque. J'arrive, tant bien que mal, à la porte fenêtre du jardin. J'ouvre. Une bouffée d'air frais pénètre dans mes poumons et le vent glisse le long de mes chevilles nues.

Une dernière ligne droite se profile devant moi. Une dernière épreuve avant d'atteindre la récompense qui me manque temps. Le spectacle des vagues qui se fracassent sur les dunes de sables. J'ai mal, mais j'avance. Le temps est long, j'ai l'impression que cette ligne droite s'allonge, de pas en pas. L'humidité se glisse sous ma chemise de nuit, je frissonne. Mes jambes commencent à se crispier. Je mets la main sur la poignée du petit portail vert qui me sépare de la plage. Je m'appuie de tout mon poids sur ce soutien inattendu pour qu'enfin mon pied touche le sable. Un sentiment de bonheur m'envahit, il me réchauffe. Je fais quatre derniers pas. Je m'assois.

Assise, sur le sable, comme étant petite lorsque je voulais fuir Papa qui me poursuivait après la dernière bêtise que j'avais faite. Toute cette vitalité me manque. Les mains posées à plat sur mes genoux osseux, je redresse le dos au maximum. Je remplis mes poumons. L'air salé s'infiltré dans mes voies respiratoires. Il n'en ressortira jamais. Les forces me manquent pour faire fonctionner toute la machine. J'ai rendu mes dernières armes pour voir une dernière fois la mer, pour être une dernière fois heureuse.

La vieillesse est un naufrage.